Document généré le 2 juin 2025 14:30

Jeu
Revue de théâtre

« Ma maudite main gauche veut pus suivre »

Benoît Melançon

Numéro 24 (3), 1982

URI : https://id.erudit.org/iderudit/29485ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Melançon, B. (1982). Compte rendu de [« Ma maudite main gauche veut pus suivre »]. *Jeu*, (24), 126–127.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

« ma maudite main gauche veut pus suivre »

Pièce de Louis-Marie Dansereau. Montréal, Leméac, coll. « Théâtre », nº 111, 1982, 95 p. Préface: *« Ma maudite main gauche veut pus suivre* ou la Partition blanche » de Michel Larouche.

Interrompue par la tristement ridicule *Chez Paul-ette, bière, vin, liqueur et nouveautés* (Leméac, 1981), la trilogie entreprise par Louis-Marie Dansereau avec *la Trousse* (Leméac, 1981) se poursuit avec *Ma maudite main gauche veut pus suivre.* Dans les notes biographiques précédant sa pièce, Dansereau confie écrire une trilogie « pour faire parler ou crier, à leur tour, tous les personnages dont [la Trousse] nous parle et qui habitent son univers ». Malheureusement, le discours de ces personnages ne dépasse jamais la reprise de thèmes et de situations éculés; on croirait lire une pièce cent fois écrite.

De la dédicace (« À ma mère, pour lui dire que je l'aime ») aux chansons de Jean-François (signalons, entre autres exemples de subtilité, « Maudite marde » et « Dépluguez-moé du monde »), tout le texte de Dansereau baigne dans une effarante mièvrerie. Dire des personnages qu'ils sont des stéréotypes est un euphémisme: Gérard, le père, est infirme, alcoolique... et absent; avec la naissance de ses neuf enfants, la mère, Gaétane Pelletier, a vu s'envoler ses rêves de jeunesse (carrière musicale, rencontre du prince charmant); la fille, Suzelle, dite la Trousse, dite Minoune, dite la noire, ne peut se défaire de l'emprise familiale que par la prostitution; Jean-François, enfin, est incapable de parler et doit chanter ses répliques. (On peut se demander si l'auteur n'aurait pas pu limiter le répertoire de son personnage et éliminer, entre autres, ces quelques vers de « Robes en dentelle »:

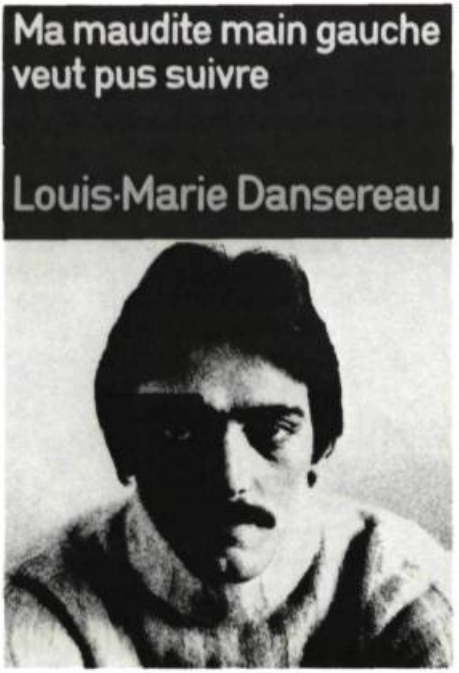
> « Comme chum t'avais Beethoven
> Comme kik c'était Jean-Sébastien Bach
> T'avais pas peur de cruiser Mozart
> Pis ta tête pensait à Wagner. »)

Une telle situation familiale *doit* mener à l'échec: la mère, dont la main gauche ne veut plus suivre, reconnaît son incapacité à jouer la sonate *Clair de lune* à ses enfants pour la Fête des mères; le fils meurt; la fille est de plus en plus seule, presque folle, et rejetée par la mère aimée/haïe. Comme dans ses autres pièces, Dansereau n'arrive jamais à nous surprendre, malgré la réussite de quelques scènes: lorsque Gaétane terrorise une de ses filles en lui criant son amour de la musique ou lorsqu'elle traîne sa famille à la messe pour écouter l'orgue; ou lorsque l'auteur réussit à créer une certaine tension dramatique — dans les deux dernières pages du texte!

Le rythme de la pièce est ralenti par la dualité du personnage de la mère, alternativement âgée de quarante-cinq et de soixante-dix ans. Le morcellement du temps et de l'espace entraîné par ce procédé ne répond pas vraiment à une logique interne, contrairement à ce qui se passe chez Michel Tremblay (à qui l'écriture de Dansereau renvoie constamment) ou chez Éric Anderson, dont *la*

Famille Toucourt en solo ce soir (VLB Éditeur, 1981), à partir d'une trame analogue, convainc davantage. Alors que *la Bonne Chanson* de l'abbé Gadbois confère à la pièce d'Anderson une réelle profondeur symbolique, la musique, dans *Ma maudite main gauche...*, n'est qu'un artifice catalysant le désespoir de Gaétane Pelletier. Là un *texte* musical, ici à peine une musique d'accompagnement.

Moins caricaturalement jouale que dans ses pièces précédentes, la langue de Dansereau est encore hésitante, approximative: on peut difficilement situer au même niveau linguistique le « Pauv' Juliette, canisse [?] qu'a m'a fait rire! » et le piano « dans son habit de bois noir ». La préciosité de certaines expressions prolonge le mélodramatique des situations (voir la mère, réduite à exercer son doigté sur la table de cuisine, implorer ladite table de ne pas être jalouse du piano qu'on rêve d'acheter; ou la sagesse *naturelle* du père de Gaétane lui permettre de prédire l'avenir de sa fille; ou Gérard, encore saoûl, démolir un piano d'enfant à la hache). La simplicité vire au simplisme, la volonté de faire « humain » à la caricature.



Dans sa préface scolaire, enthousiaste et banale, Michel Larouche tente de montrer le caractère universellement tragique de *Ma maudite main gauche veut pus suivre:* dans sa cuisine, « écran déchiré de la solitude », Gaétane Pelletier, flouée par le destin en la personne de son mari, serait une « image saisissante de la représentation d'un échec » (*sic*). Le lyrisme de Larouche n'a d'égal que la richesse métaphorique de la publicité de l'éditeur (p. 4 de la couverture): « Scellés tous trois à la pierre angulaire de leur destin médiocre, [Gaétane, Jean-François et Suzelle] s'en arrachent par soubresauts pour la liberté, pour la musique, pour un autre ailleurs » (*sic*). Le tragique n'est pas toujours où l'on pense.

En refermant cette « tragédie de quartier » (préface, p. 19) de quarante pages, on se prend à regretter que Louis-Marie Dansereau ne soit pas gaucher.

benoît melançon